

Pourriture

Charlotte Moffet

Number 172, 2021

Il faut que tu ruines tout

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97675ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moffet, C. (2021). Pourriture. *Moebius*, (172), 15–21.

Pourriture

Charlotte Moffet

Je reviens toujours à ce qui fait mal.

Les souvenirs heureux m'échappent, comme le ballon de fête gonflé à l'hélium. Je détourne les yeux, un instant. Mes doigts, contre la paume de ma main, se détendent : il y a l'oubli déjà, et le ruban file. Le point de couleur s'éloigne haut dans le ciel.

Je pleure. Ma mère me dit tant pis. Je n'avais qu'à faire attention.

* * *

À l'image de mes paupières lourdes, de mon regard baissé, je ne m'attarde réellement qu'à ce qui pèse, ce qui creuse.

Là, au sol, les restes de maisons qui se sont effondrées : amoncellements de briques bran de scie poussière de gypse éclats de verre et de famille. Malgré l'horizon dégagé, je ne vois pas d'ouverture, pas de liberté. Je vois des réparations à faire, longues et coûteuses.

Je ne fais pas le ménage. Je ne fais rien. Tout demeure.

* *
* *

Ce n'est pas faute de désir d'effacer les ruines, ce qui s'éternise après la destruction.

Plutôt, il y a que rien ne se perd. Reste inévitablement la trace : un fantôme qui refuse de partir ; un trait de plomb gommé qui persiste en filigrane.

Le principe de la reconstruction est celui du palimpseste.

* *
* *

Tout point est de non-retour.

Je vois une orange moisie dans le bol de bois qui l'accueille. Il est trop tard. Ce ne sera plus jamais un bon fruit.

Recommencer n'existe pas, autrement que dans commencer encore. Il n'y a pas de page blanche, que l'accumulation.

* *
* *

Bien sûr : ce poids, à porter, use. Fatale, l'horizontalité : je finis couchée à répétition, enterrée parfois sous les débris, au point que je ne vois plus que j'étouffe. En ces temps, je dors.

Je dors comme la mort. Il y a longtemps que je ne rêve plus. Tout disparaît dans une sorte de néant, opaque, jusqu'au réveil.

* *
* *

Là, je n'ai pas d'élan. Je flotte entre la colère et l'épuisement. Des yeux mauvais sur moi.

Cela me fait penser aux mères mécontentes, à la mienne, son obsession : faire attention. À mon image. Sourire, être belle. Ne dire que des choses pesées, pensées. Ne pas crier. Éviter de faire honte à qui que ce soit.

* *
* *

Le fantasma guerrier s'est assoupi: en moi, ni violence ni révolution.

Je ne bouge plus. Je ne pleure plus. N'ai plus de larmes de toute façon: la fatigue tue l'orage, permet au sable chaud d'étendre la sécheresse au loin, longtemps. Dans l'attente de la saison des pluies, j'oublie le goût de la terre, la sensation de l'eau qui pénètre le sol encombré jusqu'à l'argile: mes lèvres craquent.

* *
* *

Je reviens à ce qui fait mal parce que je n'arrive pas à faire abstraction de la douleur. Elle est là. Ne s'en va pas.

Je porte mes drames comme des ornements. J'en fais une armure, une couronne: m'en couvre comme de gloire.

* *
* *

Lorsque je dois dire quelque chose, je ne trouve que cela.

Je ne pense pas au bonheur du ballon, je pense à sa perte. Je ne me rappelle, de la nourriture, que mes obsessions malsaines; de l'enfance, que les traumatismes; des relations, que l'agressivité des chicanes; de l'amour, que la peine.

Les leçons, me dit ma mère, nécessitent d'apprendre les choses à plusieurs reprises : oublier passer à autre chose se remémorer recommencer.

* * *

L'orange demeure moisie. Il n'en reste plus grand-chose. La mousse grise se propage sur les autres fruits. Bientôt plus rien à se mettre sous la dent que ce qui menace d'empoisonnement.

Répandre le langage sur la page pour se taire devant l'évidence.

* * *

Les ruines, je les dissémine tout autour. Je pense au nettoyage : je cherche à les rendre belles pour rien, romantiques comme un voyage dans les décombres de civilisations mortes.

J'ai perdu les images de la poésie le rythme des vers les mensonges de la fiction. Ne façonne plus que des phrases décoratives et sans histoire(s).

M'éternise à polir ces phrases comme je peux, à choisir des mots sensibles. Je ne guéris pas : intellectualise la plaie pour la montrer à d'autres, à ce désert au bout de l'écriture.

Malgré mon corps embarré, j'essaie. De prendre soin de qui s'assoit pour lire, si quelqu'un-e il y a.

* * *

Je porte mes drames en parures pour donner à la douleur la splendeur renversante du ravage. Vrai qu'il y a quelque chose de beau dans les murs tombés les masques brisés les voiles brûlés. Peut-être faut-il plutôt parler de fascination.

* * *

L'aveu que j'étales en ces pages, un secret mal dissimulé, est un acte de langage qui n'est pas heureux en ce qu'il s'échoue ici.

Il serait sans doute plus intègre de laisser incomplets certains énoncés. De ne pas corriger les fautes d'orthographe de ponctuation de syntaxe. Me semble que les mots même poncés s'érodent : abîment l'honnêteté de l'expérience. Me semble que la langue de la douleur doit être rugueuse comme celle du chat.

* * *

Il y a là un jeu : la bête exécute sur scène le tour appris, répété. Prétendre à l'exception est un leurre. Les mots (que je veux dire) ont déjà été enchaînés, bien des fois repassés.

La parole est devant.

N'ai plus le souffle pour courir derrière.